

VIII

SENS ET VALEURS DE L'ORIENT CHRÉTIEN

QU'EST-CE QUE L'ORIENT ?

L'Église du Christ, une, sainte, catholique et apostolique, sans cesser d'être la même, a présenté durant les siècles des visages différents et variés. L'Église du xx^e siècle se présente autrement que celle du XIII^e ou du IV^e siècle dans son organisation, sa discipline, sa théologie et sa liturgie, bien que ce soit toujours la même Église du Christ. Cela se comprend, car l'Église s'incarne sans cesse dans la société humaine, et la vie ecclésiale s'étoffe de culture. L'homme du xx^e siècle est différent de celui du XIII^e ou du IV^e siècle bien que fondamentalement l'homme soit toujours le même et son salut unique.

Mais s'il y a un homme moderne et un homme antique, il y a aussi un homme oriental et un homme occidental; l'Église, en s'incarnant dans ces hommes, s'est formé des visages divers. Il y a un catholicisme oriental comme il y a un catholicisme occidental, tous les deux aussi authentiques et aussi valables. Ils sont ce qu'ils sont, indépendamment du schisme; ce n'est pas le schisme qui a constitué l'Orient différent de l'Occident.

Il y a déjà des variétés à l'intérieur du catholicisme occidental : on parle de catholicisme allemand, français, espagnol, etc.; ces réalités comportent des différences ethniques, sociales, culturelles, historiques et religieuses, difficiles à préciser.

Il y a aussi en spiritualité l'école bénédictine, l'école carmélitaine, l'école française, l'école ignatienne, etc...; toutes ces écoles sont authentiquement évangéliques et peuvent conduire vers la

sainteté. On trouve des différences analogues en théologie, en art religieux et, à une échelle réduite, en liturgie (rites ambrosien, mozarabe, lyonnais...).

Il y a de tout cela dans la distinction entre Orient et Occident, mais il y a plus. La différence se situe sur le plan ecclésial. D'après l'auteur melkite catholique O. Kéramé, « l'Église orientale est une Église née directement des apôtres, ayant grandi, s'étant développée, ayant conquis des peuples entiers au Christ, ayant constitué son Droit, réglé l'ordonnance de la prière publique, des sacrements, du sacrifice de la messe, sans intervention romaine. Elle est l'Église tout court dans un aspect non-romain. Ce qui ne veut pas dire antiromain, exclusif nécessairement de toute romanité. Bien au contraire. Car cette « Église orientale » a mené avec la latinité une réelle vie en commun, en unité sur un plan plus profond des choses... Il reste que l'Église orientale est de l'authentique catholicité avec une naissance, une organisation, un développement non-romains sur le plan externe, historique, palpable, « sautant aux yeux » des choses »¹.

Le catholicisme oriental est un catholicisme patriarcal né sur place, nourri de la tradition apostolique locale et organisé sur place par les conciles et les patriarches, dans lequel la Rome primatiale n'intervenait qu'en cas d'appel ou par les liens généraux de l'intercommunion et pour ce qui regarde la foi et la vie de l'Église universelle.

Grâce à cette autonomie interne, l'Orient a organisé et développé sa vie ecclésiale, conformément à ses réalités ethniques et culturelles et à son histoire propre, car l'Orient ecclésiastique a coïncidé avec un Orient ethnique et un Orient politique qui a mené longtemps une vie séparée de l'Occident politique.

1. « Le prochain concile œcuménique » dans *Bulletin d'orientation œcuménique*, n^{os} 23-24, p. 12.

Du point de vue ethnique et culturel, l'Orient a réalisé la synthèse de l'hellénisme néoplatonicien et de l'esprit sémite existentiel et concret. En Égypte, la coupure est très criante entre l'Alexandrie des Pères et la vie simple des Pères du désert.

Cette synthèse s'élabora principalement en Syrie, carrefour de peuples et de cultures; de là, elle passa à Constantinople qui doit tant à Antioche. Constantinople centralisa et assimila toutes les richesses culturelles de l'Orient. Le courant oriental ouvert et œcuménique s'est continué historiquement dans l'Orthodoxie byzantine, tandis que les églises arménienne, syrienne et copte (égyptienne), en faisant dissidence par rapport à l'empire, ont surtout développé des caractères nationaux. Les communautés uniates dérivent historiquement de l'Orthodoxie; devenues minoritaires dans la communion romaine, elles ont plus ou moins subi l'influence spirituelle latine.

L'histoire a achevé de donner à l'Orient sa physionomie propre.

L'Orient n'a pas connu, comme l'Occident, la brisure qui marque le début de l'époque médiévale; la prolongation du monde romain dans le monde byzantin jusqu'au début de l'époque moderne a donné à l'Orient le sens continu et le respect de la tradition.

L'Orient n'a pas subi les transformations considérables dues, en Occident, à la scolastique, à l'esprit scientifique et cartésien, à la Contre-Réforme, à l'incrédulité... Les choses sont restées à beaucoup de points de vue ce qu'elles étaient dans l'antiquité. Un Occidental du ^ve siècle et même du ^xe siècle revenu sur cette terre se trouverait à beaucoup d'égards moins dépaysé en Orient qu'en Occident.

L'Église n'a pas connu en Orient de liberté franche à l'égard des princes, les princes chrétiens s'immisçant trop dans l'aspect juridictionnel et disciplinaire de l'Église, les princes musulmans ne lui laissant pas d'action temporelle et humaine.

Tous ces éléments ont contribué à donner à l'Église orientale, particulièrement à l'Orthodoxie, ses traits particuliers. Au point de vue ecclésial, primauté accordée à l'Église locale et insistance sur le rôle de l'épiscopat collégial dans l'Église et de la participation des laïcs à la vie ecclésiale. En théologie, une certaine méfiance du rationnel et de l'eulidien et une horreur des définitions et des systématisations, méfiance du juridisme et de la casuistique. Au point de vue pastoral, manque de prise sur la vie sociale et politique. La spiritualité est surtout contemplative. Peu ou pas de saints orientaux qui soient vraiment des hommes d'œuvre. La prépondérance du monachisme et le prestige des moines aux dépens parfois de la hiérarchie est aussi une des caractéristiques de l'Église orientale.

Toute la vie religieuse est centrée sur la liturgie. Le peuple ne connaît point de dévotions privées; c'est dans la participation communautaire aux offices liturgiques, toujours solennisés, qu'il trouve l'aliment de sa foi et de sa vie spirituelle. Les notes dominantes de la piété orientale sont l'humble componction, l'adoration et la louange de la Sainte-Trinité, la célébration joyeuse du mystère pascal chaque dimanche, une dévotion tendre mais sans mièvrerie pour la Théotokos jamais séparée de son Fils, un profond sens du sacré.

« L'image du Christ qui est au cœur de chaque dénomination chrétienne ne peut avoir qu'une ressemblance lointaine avec l'original, et deux communautés chrétiennes ayant la même foi et la même doctrine peuvent avoir des idées qui, bien qu'essentiellement identiques, soient accidentellement assez différentes pour paraître en opposition mutuelle. C'est ainsi que le christianisme oriental diffère de l'occidental même dans les questions où il n'y a pas la moindre différence réelle et ceci est dû à d'innombrables subtilités qui échappent à toute tentative d'expression. »²

2. Mgr André SZEPTICKY, archevêque ruthène de Lwow, dans *Commonweal*, du 8 octobre 1930, p. 570.

L'ORIENT A-T-IL SA PLACE DANS L'ÉGLISE ?

Il a d'abord valeur locale. L'Église d'Orient est l'Église historiquement et hiérarchiquement établie dans les vastes régions qui vont de l'Europe centrale à l'Inde et à l'Abyssinie. C'est elle qui a engendré ces peuples au Christ, les a nourris et les a formés, c'est elle qui a préservé le nom chrétien dans ces contrées malgré les vicissitudes historiques. Les missionnaires venus au service de ces peuples y sont envoyés, dit Benoît XIV, au service de la hiérarchie locale, ils devraient s'intégrer dans cette Église pour l'aider *du dedans* à revivifier ses institutions, à mieux mettre en valeur ses richesses et à s'adapter aux conditions modernes conformément à ses propres traditions.

Le rattachement de presque tous les missionnaires à une hiérarchie latine qui s'essaie à se constituer des fidèles aux dépens de l'Église orientale est une anomalie. Quiconque s'intéresse au sort du christianisme dans ces régions sensibles doit s'apprêter à mieux connaître et à aimer la vénérable chrétienté d'Orient. C'est le *B A B A* de l'esprit missionnaire, sinon de l'œcuménisme³.

L'Église d'Orient doit rester et être respectée non seulement pour l'Orient lui-même mais pour l'Église universelle.

« La dignité des Églises orientales, dit Léon XIII⁴, consacrée par les plus anciens et les plus illustres monuments de l'histoire, est en honneur et en vénération dans tout l'univers chrétien. Dans leur sein, en effet, les premiers germes de notre rédemption, don de la miséricorde et de la providence divines, se développèrent si

3. Je connais tel ou tel orphelinat de Beyrouth tenu par des religieuses françaises qui éduquent bien leurs élèves, mais celles-ci oublient leur langue maternelle; que serait-ce à dire de leur rite!

4. Encyclique *Orientalium dignitas*, 1894.

rapidement que les gloires de l'apostolat, du martyre, de la science et de la sainteté y brillèrent de leur première splendeur et répandirent leurs premiers fruits de salut et de joie. De leur sein, ces immenses et tout-puissants bienfaits s'écoulèrent au loin sur tous les peuples. Le maintien des rites orientaux a plus d'importance qu'on ne pourrait croire. L'auguste antiquité qui ennoblit ces divers rites est l'ornement de toute l'Église et affirme la divine unité de la foi catholique. Il manifeste plus clairement aux principales Églises d'Orient leur origine apostolique et met en même temps en lumière leur union intime, dès le principe du christianisme, avec l'Église romaine. Rien, en effet, ne manifeste peut-être mieux la note de catholicité dans l'Église de Dieu que l'hommage singulier de ces cérémonies de formes différentes, célébrées en des langues vénérables par leur antiquité, consacrées davantage encore par l'usage qu'en ont fait les Apôtres et les Pères. »

Si l'Église d'Orient disparaissait ou venait à être absorbée dans la latinité, un grand pont aurait été coupé entre l'Église contemporaine et ses origines.

L'Église d'Orient est un test d'apostolicité. De plus, étant de type pré-médiéval, l'Église d'Occident y retrouve souvent son passé.

Par ailleurs, elle a développé dans l'ordre administratif et dans l'ordre spirituel des valeurs complémentaires de celles qui furent mises en relief en Occident. Sur beaucoup de points, l'exemple vivant de l'Orient est d'un grand secours et une lumière pour les ouvriers du renouveau spirituel en Occident (sens de la tradition, de la liturgie, du mystère pascal, de l'adoration, de la participation des laïcs à la vie de l'Église). L'Orient nous donne la possibilité d'un christianisme décentralisé, même après le premier concile du Vatican : rôle de l'Église locale et épiscopat organisé autour d'un centre. L'épiscopat ne peut être une force réelle à côté de la papauté (deux réalités complémentaires et nécessaires) que s'il est organisé sur

le plan provincial, si on redonne sa valeur efficace au métropolitain et au concile provincial.

Il nous offre aussi les possibilités d'une liturgie et d'une discipline pas nécessairement uniques mais pouvant s'adapter aux races et aux cultures. L'Orient sera une étoile pour les chrétientés d'Afrique et d'Asie. Il montre à tous ces peuples que le christianisme n'est pas un fruit de l'Occident : il y a un christianisme oriental. Le christianisme a d'ailleurs commencé par être oriental, s'accommodant de toutes les cultures. Dans cette période de violente réaction contre l'Occident, si l'on veut présenter le catholicisme désimpliqué de son contexte occidental, ne conviendrait-il pas de redonner à l'Orient sa place traditionnelle dans l'Église et d'utiliser ses possibilités missionnaires ?

L'Orient reste un signe de la vraie catholicité de l'Église. Ce grand rôle de l'Orient est malheureusement entravé par le schisme qui le sépare en majeure partie de Rome.

QU'EST-CE QUE LE SCHISME ORIENTAL ?

Pour les Églises nestorienne et monophysite, la séparation peut être assignée clairement par le refus d'adhésion aux conciles d'Éphèse et de Chalcedoine. Il y a là plus qu'un schisme. Dans la reprise de communion générale il y aurait à poser le problème de leurs rapports non seulement avec Rome mais aussi avec le monde byzantin. (Deux de ces Églises sont nées d'une scission interne aux patriarchats d'Alexandrie et d'Antioche.)

Mais quelle est la nature du schisme qui sépare l'Orient byzantin de Rome ? (C'est ce schisme qu'on désigne quand on parle simplement de schisme oriental.) Ce schisme n'est pas de même nature

que le grand schisme d'Occident du XIV^e siècle, il n'est pas non plus un acte de rébellion singulier et précis posé par un individu, mais la résultante d'une situation historique acceptée et engageant la réalité complexe d'une responsabilité collective. Le schisme oriental ne se recouvre pas exactement avec le schisme de Photius ou de Cérulaire (engageant leur personne). Il est amorcé avant Photius et longtemps après Cérulaire de nombreux faits d'intercommunion ont persisté.

Dogmatiquement et canoniquement, le schisme est fait du refus de se soumettre à l'autorité du siège apostolique de Rome, centre de l'unité et pierre de touche de la communion ecclésiale. Dans ce sens Rome, par définition, ne peut être schismatique. Le schisme réside dans l'Église locale et c'est pourquoi les Grecs sont dits schismatiques et non les Latins.

Mais dans la réalité historique que fut le schisme oriental, les torts ne sont pas tous du même côté. C'est le Père Congar qui nous offre cette distinction lumineuse. D'après lui : « Le schisme apparaît constitué par l'acceptation d'une situation où chaque partie de la chrétienté vit, se comporte et juge sans tenir compte de l'autre. Éloignement, provincialisme, situation de non-rapports, état d'ignorance réciproque; un mot anglais difficilement traduisible exprime tout cela : *estrangement*. Le schisme oriental s'est fait par un *estrangement* progressif et il est constitué par l'acceptation de cet *estrangement* »⁵.

Après une période de vie en commun malgré la diversité, les circonstances que nous avons analysées au chapitre précédent ont amené les deux mondes à s'isoler et à absolutiser leur tradition propre. Le mal a été du côté catholique « d'accorder avec une catholicité d'intention un latinisme de fait; d'identifier pratiquement

une partie de la tradition chrétienne avec cette tradition elle-même et ceci en matière de régime de vie ecclésiale comme en matière de pensée théologique. Une partie de la tradition chrétienne, disons-nous, et nous entendons par là, non seulement sa forme occidentale, mais un moment de cette tradition, son moment scolastique par exemple ou médiéval ou baroque, ou son moment de centralisation administrative, etc. Le penchant est si naturel de prendre les idées reçues pour la tradition. Du côté oriental et plus exactement orthodoxe, celui d'identifier le vrai christianisme, non seulement dogmatiquement, avec l'Église orthodoxe, mais avec les formes nationales et orientales comme telles. La conscience du vrai catholicisme tend à s'identifier avec la conscience de l'Orient lui-même »⁶.

Le drame fut que « l'énorme monde oriental menait sa vie sans plus se soucier de Rome et sans que Rome se souciât d'en être comprise et aimée »⁷.

L'Orient n'a pas voulu accepter l'histoire et s'ouvrir au nouveau monde occidental, et Rome a oublié l'Orient et la tradition antique, elle s'est trop liée à l'Occident, si bien que le pape ne put jouer son vrai rôle de chef de l'Église dépassant la dualité d'Orient et d'Occident. L'écart théologique entre les deux mondes a surtout été réalisé en Occident qui n'a pas su intégrer l'optique patristique et orientale, pour réaliser une théologie psychologiquement acceptable pour l'Orient et une ecclésiologie donnant sa place traditionnelle à l'Orient.

Quoi qu'il en soit, « les responsabilités sont partagées » et nous ne pouvons mesurer la responsabilité exacte des deux Églises. Cependant le Pontife romain est le premier responsable de l'unité

5. CONGAR, *Neuf cents ans après*, p. 7 et 8.

6. CONGAR, *Neuf cents ans après*, p. 49.

7. P. R. REGAMEY, dans *Maison-Dieu*, n° 26 (1951/52), p. 159.

de l'Église. C'est sa fonction propre, et puisque c'est lui qui prend l'initiative de convier à la réunion, c'est à lui à ôter les obstacles qui de la part de la papauté et de l'Occident ont causé le schisme; l'Orient aura à faire alors son propre travail intérieur et nous l'aiderons à le faire avec compréhension et tact.

CONDITIONS D'UN VRAI DIALOGUE

Du côté occidental (puisque c'est aux Occidentaux que nous nous adressons dans ce livre) il y aura à éloigner l'*estranagement*; une meilleure connaissance de l'Orient doit pénétrer la masse des Occidentaux (catéchisme, manuels d'histoire de l'Église, manuels de théologie et de droit canon), pour que l'Orient ne soit pas absent de l'horizon des Occidentaux. Pour les théologiens il s'agira, sans récuser les progrès dogmatiques réalisés en Occident, de les formuler dans une optique plus en harmonie avec la théologie patristique et orientale. Le renouveau biblique, liturgique et patristique et les progrès de l'histoire ecclésiastique contribuent déjà à diminuer l'*estranagement*.

De la part de la papauté il y aura à respecter la personnalité et les valeurs orientales, les rites dans leur sens riche et les pouvoirs patriarcaux. Nous avons entendu Léon XIII prendre des engagements solennels en son nom et en celui de ses successeurs⁸ : c'est que la conservation de la réalité orientale n'est pas une question d'opportunité mais qu'il s'agit là d'une valeur apostolique que les

8. Encyclique *Praeclara gratulationis* : « Rien ne vous permet de soupçonner que nous puissions, nous ou nos successeurs, diminuer quoi que ce soit de votre droit, des privilèges de vos patriarches ou des coutumes liturgiques de chaque église d'autant qu'il a toujours été et il sera toujours dans la pensée et le comportement de notre siège apostolique d'accorder équitablement à chaque peuple tout ce qui convient à son génie et à ses coutumes. »

papes ne peuvent moralement abolir. Le comportement de la papauté à l'égard des Églises orientales unies est un test pour les orthodoxes de la valeur de ces promesses. Il importe donc que dans le concile l'épiscopat entier s'associe à la papauté dans ses promesses et qu'on redonne à l'Église orientale la place qui lui revient dans l'Église universelle. Alors le complexe de méfiance qui ferme les orthodoxes à tout appel des papes se dissipera et ils pourront envisager avec plus de sympathie l'union avec Rome, avec la vraie Rome papale qui sait dissocier les intérêts généraux de l'Église de celui du patriarcat d'Occident. L'uniatisme aura été pour les papes un apprentissage.

Je ne puis offrir de meilleure conclusion que celle que nous donne le Père Congar à la fin de son étude déjà plusieurs fois citée : « Les avances faites aux Orientaux du côté catholique à l'époque moderne semblent dominées par la volonté sincère de respecter les églises orientales dans leurs rites. Les documents promettant aux Orientaux et enjoignant aux Latins ce respect sont extrêmement nombreux, depuis un siècle surtout. La papauté semble avoir envisagé le problème de la réunion comme celui d'une double et réciproque reconnaissance : par elle, des rites et des particularités canoniques des Orientaux; par ceux-ci, de la primauté traditionnelle du Siège romain. Du côté romain, tout semble pouvoir se résumer ainsi : nous respectons et respecterons vos rites et votre discipline; vous n'avez pas de raison de ne pas revenir vers nous... »

Ces conditions nous paraissent justes, mais seulement si on les prend pleinement au sérieux et dans toute la profondeur de ce qu'elles impliquent. On ne peut réduire ni les rites, ni la primauté, à une question purement canonique et extérieure. Il s'agit de réalités extrêmement profondes, inégales d'ailleurs en importance, venant différemment de Dieu. Il faut arriver à s'accepter les uns les autres tels qu'on est : l'Orient comme l'Orient, Rome et l'Occident comme

Occident et comme Rome. Cela revient à reconnaître les conditions imprescriptibles de l'unité qui, providentiellement, sont portées et représentées surtout par Rome, et reconnaître aussi la pleine diversité qui, providentiellement, s'offre à l'Église sous les espèces de la dualité d'un Orient et d'un Occident.

De la part de l'Orient, il faudra une ouverture à ce qu'il y a d'irréversible dans le développement d'une ecclésiologie de l'Église et dans le fait de la primauté : non pas forcément selon toutes les modalités que l'histoire lui a fait prendre, ou même qu'elle présente aujourd'hui, car une partie de ces choses sont d'ordre relatif et tout historique, mais en ce minimum compatible avec une autonomie ecclésiastique locale, que Photius admit sous Nicolas I^{er}, les Bulgares sous Innocent III, et qu'Innocent IV trouvait encore les Grecs disposés à accepter. Cela supposerait qu'un long travail ecclésiologique, biblique et historique soit mené à bien. De la part de l'Occident et de Rome, tout revient à accepter en vérité l'existence d'un Orient, avec sa mentalité ou son génie, son tempérament, son histoire, le droit qu'il possède à être connu, accepté, aimé tel qu'il est. Il est très beau d'écrire, avec A. d'Avril : « Il ne faut pas laisser croire aux Orientaux qu'ils soient supportés, avec leurs diversités, comme une nécessité fâcheuse. Non, l'Église catholique les aime pour eux-mêmes tels qu'ils sont, et elle ne voudrait pas qu'ils soient autrement » ; mais il faudrait que cela soit entièrement vrai. Il est facile de dire : que les orthodoxes le sachent bien, le retour vers Rome n'implique le renoncement à aucun élément de leur légitime tradition ; il n'y a qu'un moyen pour qu'ils le sachent, c'est que cela soit vrai, c'est qu'on y croie vraiment et qu'on n'ait pas d'autre désir dans le cœur. Les Orientaux ne se trompent guère sur les sentiments qu'on a à leur égard. Ils sont sensibles à toute marque de véritable respect et, si de telles marques se multiplient, le complexe de

méfiance, qui ferme toutes les autres portes, ne tarderait pas à se dissiper. Pour cela, les études scientifiques qui se poursuivent chez nous depuis plusieurs décades et que la papauté a si efficacement encouragées (Pères assomptionnistes ; Institut pontifical oriental) sont d'une utilité inestimable ; préliminaires d'une meilleure connaissance des choses, elles ne sont pourtant que des préliminaires. Même le renouveau d'intérêt assez généralisé pour les sources orientales de pensée et de vie chrétienne (P. Daniélou, Collection *Sources chrétiennes*) se situe au niveau des préparations. Il faut que, grâce à tout cela, mais au-delà, une vraie sympathie et une estime chaleureuse envers l'Orient chrétien entre dans la chair vivante du catholicisme latin.

Il y a ainsi tout un rapprochement qui est la préparation indispensable d'une réunion. Sans doute, l'une des causes de l'échec des avances ou des tentatives passées a-t-elle été le manque de préparation psychologique des deux côtés. Une réunion ne doit pas seulement se discuter et se décréter. Si le processus historique du schisme a été progressif et général (étrangement), et si sa substance consiste dans l'acceptation d'une situation de non-rapports, la réunion, qui sera la guérison du schisme, ne peut être le fruit que d'une reprise de rapports pleins d'estime et de sympathie (deux petits noms de la charité). Pour reprendre l'expression d'un auteur allemand que nous avons cité : Pas de « Wiedervereinigung » sans longue patiente intelligente et aimante « Wiederbegegnung ». Les modalités concrètes ne sont pas difficiles à imaginer. Quand le cœur désire, il est inventif. Avant de discuter sur les points de divergence, et surtout de poursuivre une union par la voie de tractations canoniques ou diplomatiques, il faut chercher un rapprochement psychologique et spirituel, et créer des sentiments de confiance, voire de réelle sympathie en actualisant au maximum et, s'il le faut, en refaisant l'affinité mutuelle des

deux Églises. Nous empruntons ce terme d'affinité mutuelle à un auteur anglican, tout comme nous avons emprunté à l'anglais celui d'*estrangement*; « affinité » aurait à cet égard la signification d'un contrepoison par rapport à un poison.

Les Églises d'Orient et d'Occident ont entre elles une affinité plus profonde que n'est leur *estrangement*. Les Orthodoxes le savent bien; et bien de leurs personnalités nous ont dit souvent que, dans les conférences œcuméniques, ils avaient conscience de parler aussi pour l'Église catholique. Les différences s'accroîtraient dans l'exacte mesure où on les mépriseraient. Mais si on les reconnaît pour ce qu'elles sont, les affinités profondes parleront et les chances de la communion s'affermiront. Les raisons si sérieuses qui travaillent dans le sens d'une interprétation ou d'une reconsidération favorable des points de litige seraient dégagées du poids de méfiance qui les empêche de déployer toute leur force. En tout cas, quels que soient les résultats d'efficacité extérieure, celui-ci du moins serait atteint : que l'esprit de schisme ne pourrait plus rien revendiquer dans notre cœur. Répétons-le : dogmatiquement et canoniquement, le schisme oriental est fait principalement du refus de se soumettre à la primauté du Siège romain; concrètement et historiquement, il est le fruit d'un *estrangement* progressif et général. Non que le schisme soit l'*estrangement* lui-même, car il est l'acceptation de cet *estrangement*. Le péché est déjà commis dans le cœur, quand on se comporte comme si l'on ne faisait pas un même corps avec les autres *alter alterius membra* (Rom. 18, 5). Dans ce tout organique qu'est l'Église, chaque église locale réalise la nature mystique du tout, principalement par la vie sacramentelle, mais elle est aussi une partie à l'égard du plan de Dieu qui est de rassembler les hommes en une Église et de représenter, dans la catholicité de celle-ci, l'infinie richesse de ses dons. Si l'Église est comme un corps dont l'Orient

et l'Occident sont peut-être les deux côtés, Rome est la tête visible du corps, en vue d'harmoniser ses mouvements dans l'unité. S'accepter les uns les autres, c'est s'accepter selon le rôle qu'on doit jouer dans l'organisme, c'est s'accepter comme membres les uns des autres selon la vocation d'un chacun.

« Selon sa réalité dogmatico-canonique de non-soumission à la tête, le schisme est fait ou aboli d'un coup. Selon sa réalité historique et concrète d'acceptation de l'*estrangement*, il était commencé bien avant 1054, mais on peut dire aussi qu'il n'est pas consommé tant qu'existent, ici et là, des hommes qui ne prennent pas leur parti de l'*estrangement*. Nous le consommons aujourd'hui encore, quand nous prenons des attitudes d'*estrangement* ou lorsque nous acceptons le bilan de plusieurs siècles d'éloignement; nous le faisons chaque fois que nous posons, aujourd'hui encore, des actes analogues à ceux qui, positifs ou négatifs, dans le passé, ont amené à constater notre rupture. Par contre, nous travaillons à le faire cesser et, pour autant qu'il est en nous, nous le faisons réellement cesser, par tout acte ou toute attitude qui refuse et réduit l'*estrangement* : chaque fois que l'Orient existe pour nous et nous pour lui. »⁹

9. CONGAR, *Neuf cents ans après*, p. 90-95.